

Ce qui suit n'est pas un bête corrigé de dissertation. Sauras-tu dénicher les 7 erreurs ?

Vivre sans violence ?

Intro:

« Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

(...) »

Non sans ambiguïté, Baudelaire, dans « L'Invitation au Voyage » (*Les Fleurs du Mal*), évoque un paradis oriental qui serait au bout du voyage, et réunirait les coeurs et les corps. Mais cette « enfant », cette « soeur », en fait sa maîtresse Marie Daubrun, n'est pas sans exprimer une réserve, une menace même pour cette harmonie souhaitée. Les « larmes » de ses « traîtres yeux » ne sont-elles pas des armes menaçantes dans le bonheur du couple ? Si l'on convient que la violence est ce qui contraint autrui par un abus conjoncturel ou structurel de la force, alors on peut se demander si la vie humaine a un sens en dehors du jeu, parfois excessif, des contraintes et des forces qui s'y déploie. En effet, vivre étant pour l'humain exister en vue d'une fin, la rencontre avec la violence comme moyen est à la fois exclue théoriquement (ce ne serait pas le fait d'un être raisonnable), et semble nécessaire pratiquement. « Sans violence » serait le fait d'une vie impossible, si « sans violence » signifie la pure absence, la négation totale, le déni.

Mais au-delà de l'exclusion ou de l'inclusion, il y a la rivalité complémentaire: en quel sens vivre contre la violence ce serait à la fois la reconnaître et la dépasser ?

Nous verrons tout d'abord si, *a contrario*, on peut vivre sans violence, ensuite nous jugerons si une vie humaine individuelle et collective dépourvue de violence n'est pas une utopie, pour enfin répondre à notre problème en une axiologie des différentes stratégies de non-violence.

I- Peut-on vivre avec la violence ?

A- L'horreur de la guerre.

Ce qui fait l'étrangeté radicale et l'horreur des guerres, au-delà du sang des victimes, c'est leur absurdité: parfois un territoire plus petit qu'une ville, un mot de travers, une ambition personnelle... Cette absurdité apparaît aux protagonistes des combats qui, parfois, connaissent un moment de vertige en élevant leurs pensées au-dessus de la mêlée: pourquoi ce massacre, pour quoi ? Parfois encore, c'est la conscience rétrospective du non-sens de la guerre qui apparaît dans le spectacle du champ de bataille d'où s'élèvent les gémissements des agonisants: *topos* pathétique de nombreux romans (*Voyage au bout de la nuit* de Céline), de drames (*Henry V* de Shakespeare: -« Montjoie Non, grand roi. Je viens te demander, au nom de l'humanité, la permission de parcourir cette plaine sanglante, d'y compter nos morts pour les ensevelir, et séparer les nobles des morts vulgaires. Car les vils paysans baignent leurs membres dans le sang des princes ; et nombre de princes, ô malédiction sur cette journée ! sont noyés dans un sang vil et mercenaire, tandis que leurs coursiers, blessés et enfoncés jusqu'au poitrail dans le sang, s'indignent, et dans leur fureur, foulent sous leurs pieds armés de fer leurs maîtres déjà morts, et les tuent deux fois. O permets-nous, grand roi, d'errer en sûreté dans la plaine, et de disposer de leurs cadavres ! », Acte IV, scène VII), et de films (Alexandre Nevski d'Eisenstein, scène 10: après la bataille, les femmes viennent pleurer leur mort**).**

Dans *Guerre et Paix*, Tolstoï s'oppose à la science de Clausewitz (*De la Guerre*, écrit entre 1816 et 1831) qui établit la rationalité de la guerre: pour le romancier russe (aristocrate, ancien combattant de la guerre de Crimée -le siège de Sébastopol le dégoûte de la carrière militaire-), **la guerre est faite de hasards, elle est l'expression même de l'irrationnel historique. D'où sa violence.**

B- La violence comme immanente à la vie ?

Impasse classique de la *doxa*: la violence est à la fois insupportable... et inévitable. Désespoir morose et feint des misologues, rhétorique de la résignation au pire, ce qui favorise les cyniques: pour que les humains acceptent le combat, persuadons-leur de sa fatalité (et non de sa nécessité, argument raisonnable donc inefficace). Il y aurait quelque chose de violent dans la nature humaine, dont l'Histoire, les guerres dans l'Histoire, serait la simple expression. Tout est fait, depuis la publication de *L'Origine des espèces* de Darwin (*On the Origin of Species*, 1859), pour opérer une double interprétation anthropomorphique de son propos: -la « *struggle for life* » (expression utilisée dans le sous-titre même de l'ouvrage) inter et intra spécifique, animale, serait **donc** pertinente pour l'humain; -la « lutte » pour la vie serait chez les animaux intentionnelle et active (comme une guerre humaine), alors qu'elle est instinctive et passive (ce sont les mieux adaptés qui vivent plus longtemps donc procréent davantage, et non les « plus forts »). Là où cela se corse, comme disait Bonaparte, c'est que cette généralisation anthropomorphique a été également le fait de Darwin lui-même, dans *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe*, 1871. Du fait de cette fautive

interprétation (« darwinisme social »), on a pu, dans le contexte hystérisé par le nationalisme naissant dans l'Europe de la fin du XIX^{ème} siècle, avancer que la violence était immanente à la vie humaine. Mais une récente série d'études (2002 - 2010) de l'éthologue néerlandais Frans de Waal (mort il y a 15 jours) montre que le darwinisme social est une interprétation abusive: la compétition est certes importante dans la nature mais elle n'est pas le seul paramètre créatif du comportement: les primates, par exemple, et les humains sont également programmés pour être empathiques, en dialogue avec les émotions de leurs congénères.

C- Vivre contre l'État ?

Des stratégies anciennes, voire archaïques, chez les humains, accréditent l'hypothèse d'une sourde résistance de l'animal raisonnable contre la rationalité historique de l'État. Ainsi Pierre Clastres dans *La Société contre l'État : Recherches d'anthropologie politique*, 1974. Gauchiste (cheveux longs), libertaire (étudiant) ou même anarchiste (voyageur), ce disciple de Levi-Strauss réfute l'idée de l'historicité essentielle de la structuration « verticale » des sociétés, donc de l'essentialité du pouvoir comme ordre social. En effet, à l'opposé de cette fausse évidence anthropologique, les Guayakis, (*Chronique des Indiens Guayaki*, 1972) organisent la vacuité du pouvoir: vivre, pour ces autochtones de la forêt amazonienne, c'est lutter instinctivement et, selon l'auteur, très sagement, contre l'asservissement. Au sens strict, **la société vit contre l'État**. Quand l'État est violent, par exemple dans la circonstance tyrannique, la pensée politique reprend l'ancienne intuition grecque: l'amitié est décisive comme résistance au tyran; elle lie les humains par choix, qui se soutiennent mutuellement contre lui. Comment oublier cette « *peroratio* » (fin d'un discours) de La Boétie dans sa *Servitude volontaire*, 1548, publiée en 1574 : « C'est cela que certainement le tyran n'est (n'a) jamais aimé ni n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient non tant par bienfaits que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance qu'il a de son intégrité : les répondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foi et la constance. **Il n'y peut avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice ; et entre les méchants, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compagnie ; ils ne s'entraiment pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.** »

Transition: « Sans violence », cela ne peut donc signifier échapper à la vie ou à l'Histoire. On n'échappe à rien, d'ailleurs. Sauf en fiction, et même dans les fictions de la pensée, ces îles de l'imaginaire.

II- L'utopie d'un monde sans violence

A- La communauté des Apôtres

Des humains qui s'aiment ont-ils besoin de règles pour s'imposer la paix, c'est-à-dire pour vivre sans violence ? Non, assurément: l'amour (dont l'amitié est la forme déssexualisée) pallie l'absence de lois, il suffit à l'organisation sociale et subvient au désir de salut. Le bonheur (c'est le « εὖ », grec, le « U » de *Utopia*, 1516, essai de saint Thomas More, Chancelier du Roi (Henry VIII) déçu par la cruauté de la politique, qui fait naître par des mots **une île heureuse où l'on vit sans violence**. À l'origine de toute utopie de l'absence terrestre de violence, on trouve les « Actes des Apôtres », cinquième livre néo-testamentaire. C'est le récit des premiers temps de la communauté chrétienne, après la mort terrestre de Jésus. Ils relatent entre autres le « Concile de Jerusalem » qui réunit certains des premiers apôtres. La communauté des Apôtres, réunis par l'esprit de Dieu, définit la « *koinônia* », qui indique le « fait d'avoir part à quelque chose avec quelqu'un ». **Les chrétiens ont part à Christ, ils sont donc nécessairement en communion les uns avec les autres**. C'est ce que nous lisons aux versets 44-45 : « Tous les croyants étaient ensemble et avaient tout en commun. Ils vendaient leurs biens (ou leur propriété) et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. » (*Actes des Apôtres*). **Ce principe, à l'œuvre dans la « communion fraternelle » des premiers chrétiens, est le modèle même des mondes sans violence. Le partage du pain en est le symbole.** Soit la Parole de Dieu:

« Comme Dieu mon Père, ainsi je vous ai aimés.

Gardez mes paroles, vous recevrez ma joie ! Je vous ai choisis pour que vous portiez du fruit.

Gardez mon commandement et vous demeurerez en moi.

Comme je vous aime, aimez-vous d'un seul Esprit,

Je vous donne ma vie : vous êtes mes amis ! » (*Évangile de Luc*, 13-16)

B- La sociabilité heureuse, la bonne société

Vivre ensemble sans violence, dans une « bonne société » où nul excès de pouvoir ni de force ne voit le jour, c'est l'aspiration de tous les humains. Vivre sans violence est donc la substance même de cette société. Ainsi Rabelais révèle son rêve humaniste, l'Abbaye de Thélème, dans *Gargantua*, chapitre LII. Frère Jean des entommeurs demande de créer une abbaye originale, l'abbaye de Thélème. **Pas de mur, pas d'horaire, seuls « les hommes et les femmes qui se distinguent par leur beauté, leur majesté et leur courtoisie »**. Il est interdit aux femmes d'éviter la compagnie des hommes, mais elles peuvent quitter l'abbaye à tout moment. Au lieu de vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, ses habitants « devraient (...) jouir d'une totale liberté ». Et d'une manière générale, la seule règle de la charte de l'abbaye est « Fais ce que veux ». Le nom de l'abbaye vient du mot grec « *θέλημα* » (« thélèma »), qui signifie « volonté », « désir ». L'abbaye et ses habitants représentent l'idéal le plus utopique, y compris sous sa forme la plus comique: **le bâtiment de l'abbaye compte « neuf mille trois cent trente-deux pièces à vivre, chacune possédant ses toilettes, son bureau (...) et sa chapelle, (...) un hippodrome, un théâtre, une piscine, des bains, un parc avec des animaux, un jardin avec des arbres fruitiers et des arènes pour jouer au ballon. »**

Mais cette paix vivante, cette absence de violence, exige une condition: la culture, les sciences, les lettres: « Tous ces gens étaient très bien informés, parmi eux il n'y avait pas un seul homme ou femme qui ne savait lire, écrire, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et écrire de la poésie et de la prose dans chacune d'elles. **Nulle part, sauf au monastère de Thelema, il n'y avait des messieurs aussi courageux et courtois, si infatigables dans la marche et si habiles à monter à cheval, si forts, si agiles, si habilement maniant toute sorte d'armes ; nulle part, sauf au monastère de Thelema, il n'y avait des dames aussi élégantes et gracieuses, toujours joyeuses, d'excellentes couturières, d'excellentes artisanes de la couture, des chasseuses de toutes sortes de métiers féminins respectables et involontaires** ».

C- L'idéal régulateur d'un monde sans violence

À quoi servent les utopies ? Non pas, surtout, à être réalisées, car c'est souvent la mort qui survient alors. Toute sa vie, Marx, par exemple, a lutté pour qu'on ne considère pas le communisme comme une utopie, mais comme une science. Mais après sa mort, cette science s'est incarnée comme une utopie imposée dans le plus vaste pays du monde, avec les résultats violents que l'on sait. **Les utopies réalisées tuent, c'est pourquoi il faut préférer l'idéal, qui guide, à l'utopie, qui illumine mais rend aveugle.**

Kant, dans *Vers la paix perpétuelle* (« *Zum ewigen Frieden. Ein philosophischer Entwurf* »), 1795, saisit la paix non comme une utopie mais comme un « idéal régulateur », c'est-à-dire une idée qui oriente, qui guide, dont l'usage n'est pas direct mais indirect, en ne s'incarnant pas, mais en orientant les efforts des hommes raisonnables dans l'Histoire. « Or, la raison moralement pratique énonce en nous son veto irrésistible : **il ne doit y avoir aucune guerre ; ni celle entre toi et moi dans l'état de nature, ni celle entre nous en tant qu'États, qui, bien qu'ils se trouvent intérieurement en état légal, sont cependant extérieurement (dans leur rapport réciproque) dans un état dépourvu de lois — car ce n'est pas ainsi que chacun doit rechercher son droit. Aussi la question n'est plus de savoir si la paix perpétuelle est quelque chose de réel ou si ce n'est qu'une chimère et si nous ne nous trompons pas dans notre jugement théorique, quand nous admettons le premier cas, mais nous devons agir comme si la chose qui peut-être ne sera pas devait être, et en vue de sa fondation établir la constitution (peut-être le républicanisme de tous les États ensemble et en particulier) qui nous semble le plus capable d'y mener et de mettre fin à la conduite de la guerre dépourvue de salut, vers laquelle tous les États sans exception ont jusqu'à maintenant dirigé leurs préparatifs intérieurs, comme vers leur fin suprême. Et si notre fin en ce qui concerne sa réalisation, demeure toujours un vœu pieux, nous ne nous trompons certainement pas en admettant la maxime d'y travailler sans relâche, puisqu'elle est un devoir** »

Transition: « Sans violence », cela ne peut signifier non plus surplomber la violence comme l'idéal transcende la réel. Vivre sans violence, c'est alors la

traverser, la prendre à bras le corps pour la renverser.

III- Vivre contre la violence: le dépassement

A- La non-violence comme résistance

Le seul pacifisme conséquent est celui qui lutte contre la guerre, et non celui qui l'ignore. Vivre contre la violence n'est pas la répéter, user de violence contre la violence, indéfiniment, mais vivre en paix par culture, éducation, amitié. Pourtant il semble évident aux résistants de prendre leur fusil pour rester dignes de vivre:

« **When they poured across the border**

I was cautioned to surrender

This I could not do

I took my gun and vanished.

I have changed my name so often

I've lost my wife and children

But I have many friends

And some of them are with me » écrit Leonard Cohen en 1969, dans la magnifique chanson « The Partisan » (*Songs from a room*). (« Quand ils ont traversé la frontière, On m'a conseillé de me rendre, C'est ce que je ne pouvais pas faire, J'ai pris mon arme et j'ai disparu / J'ai changé de nom si souvent, J'ai perdu ma femme et mes enfants, Mais j'ai tant d'amis, Et certains sont à mes côtés »). Pourtant, résister, pour l'idéologie de la non-violence, c'est ne pas répondre à la violence dans ses mêmes et propres termes. Dans *Du devoir de désobéissance civile*, Henry David Thoreau écrit ainsi en 1849: « Il existe des lois injustes : consentirons-nous à leur obéir ? Tenterons-nous de les amender en leur obéissant jusqu'à ce que nous soyons arrivés à nos fins — ou les transgresserons-nous tout de suite ? (...) Si, de par sa nature, cette machine (l'État) veut faire de nous l'instrument de l'injustice envers notre prochain, alors je vous le dis, enfoncez la loi. (...) Si un seul HONNÊTE (*sic*, obsession de la pureté chez Thoreau), homme cessait, dans notre État du Massachusetts, de garder des esclaves, et venait vraiment à se retirer de cette confrérie, quitte à se faire jeter dans la prison du Comté, cela signifierait **l'abolition de l'esclavage en Amérique**. Sous un gouvernement qui emprisonne quiconque injustement, la véritable place d'un homme juste est aussi en prison. Donnez tout votre vote, pas seulement un bout de papier, mais toute votre influence. Une minorité ne peut rien tant qu'elle se conforme à la majorité; ce n'est même pas alors une minorité. Mais elle est irrésistible lorsqu'elle fait obstruction de tout son poids. **Si un millier d'hommes devaient s'abstenir de payer leurs impôts cette année, ce ne serait pas une initiative aussi brutale et sanglante que celle qui consisterait à les régler, et à permettre ainsi à l'État de commettre des violences et de verser le sang innocent. Cela définit, en fait, une révolution pacifique, dans la mesure où pareille chose est possible.** »

B- La non-violence comme stratégie

La véritable non-violence n'est donc pas un évitement, mais un dépassement. **C'est une sorte de ruse de la force: se montrer en soi et pour soi seule, par le nombre ou la qualité de ce que l'on est, sans excès, sans passion, sans folie. La non-violence n'est pas une faiblesse, mais une force supplémentaire : l'art, stratégique, de ne pas excéder la force.**

Mohandas Karamchand Gandhi avait lu *Le Royaume des cieux est en vous*, de Léon Tolstoï, en 1893. Et, logiquement, Tolstoï fut, parmi d'autres, sollicité par l'activiste indépendantiste qu'était vers 1909 le « jeune » Gandhi, pour promouvoir son mouvement politique. À sa grande surprise, il répondit, tout d'abord par des encouragements généraux, puis par une véritable profession de foi non-violente. *Lettre de Tolstoï à Gandhi du 7 Décembre 1910*: **«En réalité, aussitôt que la résistance a été admise aux côtés de l'amour, celui-ci a disparu, ne pouvant plus exister comme loi première de la vie. Et, sans la loi de l'amour, il ne pouvait plus y avoir que celle de la violence, c'est-à-dire du droit du plus fort.** L'humanité chrétienne a vécu ainsi dix-neuf siècles. Il est vrai que, de tous temps, les hommes se laissèrent aller à la violence pour organiser leur vie. Mais la différence entre les peuples chrétiens et tous les autres réside dans le double fait suivant : la loi d'amour, dans le monde chrétien, a été formulée avec une clarté, une précision dont ne jouit aucun autre enseignement religieux ; et les fils du monde chrétien ont accepté, tout en se permettant la violence. De plus, comme ils fondèrent leur vie sur cette violence, l'existence entière des peuples chrétiens ne représente qu'une absolue contradiction entre ce qu'ils prêchent et la base sur laquelle ils construisent leur vie. Contradiction entre l'amour, admis comme loi première, et la violence, reconnue comme nécessité sous toutes ses formes : autorité des gouvernants, des tribunaux, de l'armée, auxquels on se soumet et dont on vante les mérites. (...) **Ces gouvernements savent où réside la menace la plus grave qui puisse les atteindre, et leur surveillance est vigilante car il s'agit, pour eux, non seulement de leurs intérêts, mais d'être ou de ne pas être »**

C- La non-violence comme capacité à envisager l'altérité

Vivre sans violence, ce n'est pas tolérer autrui, ce n'est pas l'aimer non plus (car le commandement d'aimer est inaccessible en-dehors de la loi de Dieu), c'est reconnaître l'autre comme en soi, et se faire reconnaître de lui sans s'imposer par l'excès de force. Au-delà de ses incarnations historiques et politiques, la non-violence rejoint ici son sens métaphysique: contre les guerres qui défigurent l'humain, il faut faire effort pour maintenir l'humanité d'autrui dans l'ennemi actuel, lutter pour la mutuelle reconnaissance, dépasser les coups qui dévisagent et rester soi sous les injures qui avilissent.

Levinas, dans *Totalité et Infini*, 1961, comprend « la guerre » (toute guerre) comme totalisation brutale de la société, et la totalité comme neutralisation du sujet personnel. « La guerre n'affecte pas seulement comme le fait le plus patent, mais comme la patence même – ou la vérité – du réel. En elle, la réalité

déchire les mots et les images qui la dissimulent pour s'imposer dans sa nudité et dans sa dureté. Dure réalité (cela sonne comme un pléonasme !), dure leçon de choses, la guerre se produit comme l'expérience pure de l'être pur, à l'instant même de la fulgurance où brûlent les draperie de l'illusion » (Préface). **La totalisation est une façon d'appréhender la personne à partir du système, du tout, ce qui conduit à sa neutralisation. Cette éthique déstabilisatrice et libératrice désolidarise le soi accroché au système social, ce qui permet une nouvelle façon de dépasser l'aliénation et de proposer une politique du visage.** Ainsi Levinas réfléchit-il sur la paix, qui n'est pas pensée comme repos et stabilité, mais comme « intranquillité », travail, effort, mouvement d'arrachement à tout bien-être, à tout quant-à-soi. La paix chez Levinas est ce à quoi nous sommes promis dès lors qu'arrachés au sol où nous reposons, la signification de la personne ne revient plus au Même, au même ordre, à la même sujétion, en un mot à la même violence qui nous constitue, et nous tue.

Conclusion:

Dans leur comédie où brilla Jacqueline Maillan, *Potiche*, en 1980, Barillet et Grédy font dialoguer un fils de bonne famille qui refuse de reprendre l'usine de papa et le député-maire communiste du coin:

« Le fils - Je suis contre l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le député: - Ouh la ! Et que dit ton père à cela ?

- Il m'a dit que c'est moi qui me ferai bouffer.

- Typique ! »

Nous n'aurions pas le choix: vivre sans violence, par exemple en-dehors de l'exploitation de l'homme, serait une utopie ou un idéal, mais l'existence concrète exigerait, même contre la violence, surtout contre elle, d'user de violence. Il existe pourtant une possibilité de ne pas se soumettre à la violence sans « se faire bouffer », c'est-à-dire en restant en vie: **dépasser la violence, vivre contre la violence, c'est vivre.** Non selon les lois biologiques qui imposent une fausse essence, ni selon les lois politiques et sociales, futiles et fugaces, mais selon **la loi de l'Autre: visage provoquant et serein, altéré d'amour.**